



Le bourg médiéval des potiers : un échange culturel en Méditerranée

Henri Marchesi, Jacques Thiriot, Lucy Vallauri

► To cite this version:

Henri Marchesi, Jacques Thiriot, Lucy Vallauri. Le bourg médiéval des potiers : un échange culturel en Méditerranée. *Archéologia*, 1993, 290, pp.26-31. halshs-01522778

HAL Id: halshs-01522778

<https://shs.hal.science/halshs-01522778>

Submitted on 22 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ARCHEOLOGIA



MARSEILLE

**LE PORT ANTIQUE
ET SES BATEAUX**

**UNE NÉCROPOLE
GRÉCO-ROMAINE**

LE BOURG DES POTIERS

PARIS

**PEINTURES ROMAINES
DE LA NARBONNAISE**

● **LES BURGONDES
ET LEURS ORIGINES**

● **GRAVURES
PRÉHISTORIQUES
DE LYBIE**

L 5959 - 290 - 32,00 F



NUMERO 290/MAI 1993/32 FRANCS

**CHANTIERS DE FOUILLES
POUR L'ÉTÉ**



LE BOURG MÉDIÉVAL DES POTIERS : UN ÉCHANGE CULTUREL EN MÉDITERRANÉE

PAR HENRI MARCHESI,
JACQUES THIRIOT ET LUCY VALLAURI.

C'EST à l'occasion de travaux de rénovation du vieux quartier de Sainte-Barbe, au centre de Marseille que fut découvert en 1987 par l'équipe archéologique municipale les premiers indices d'un atelier de potier situé sous l'actuelle Faculté de Sciences Economiques. C'est au Laboratoire d'archéologie médiévale méditerranéenne (U.P.R. 7527 du C.N.R.S) dont un des thèmes privilégiés de recherche est l'histoire des techniques et des sociétés artisanales que fut confiée son étude dont sont ici présentés les premiers résultats, après un an de travaux de post-fouille. Ceux-ci seront nuancés et affinés par les données numismatiques, archéomagnétiques et par les recherches en archives entreprises par H. Amouric, historien des textes.

Rien ne permettait de soupçonner la présence de ce faubourg dans cette zone *extra-muros*. Les plus anciennes représentations de la ville au XVI^e siècle ne montrent dans ce secteur, séparé de l'enceinte par le vallon Saint-Martin, que des jardins et des vignes enclos de murets. Les rares mentions qui nommaient le bourg des *olliers* n'avaient pas retenu l'attention des érudits et des historiens. La plus ancienne apparition de ce toponyme



qui se perd dès le XV^e siècle remonte à 1264. Pourtant, l'installation de ces artisans du feu, considérés dès le Moyen Age comme des pollueurs, est des plus classiques. Ils sont rejetés à l'extérieur de la cité mais à proximité immédiate d'une porte. Cet ensemble d'ateliers est au carrefour des chemins menant au nord et proche de l'arrivée de l'aqueduc qui alimente la ville en eau.

Les vestiges installés soit directement sur une nécropole antique soit sur des

1. Productions de l'atelier. Photo Y. Rigoir.

2. Four dont les parois du laboratoire sont lutées d'argile cannelée et son dépotoir d'abandon. Photo H. Marchesi.

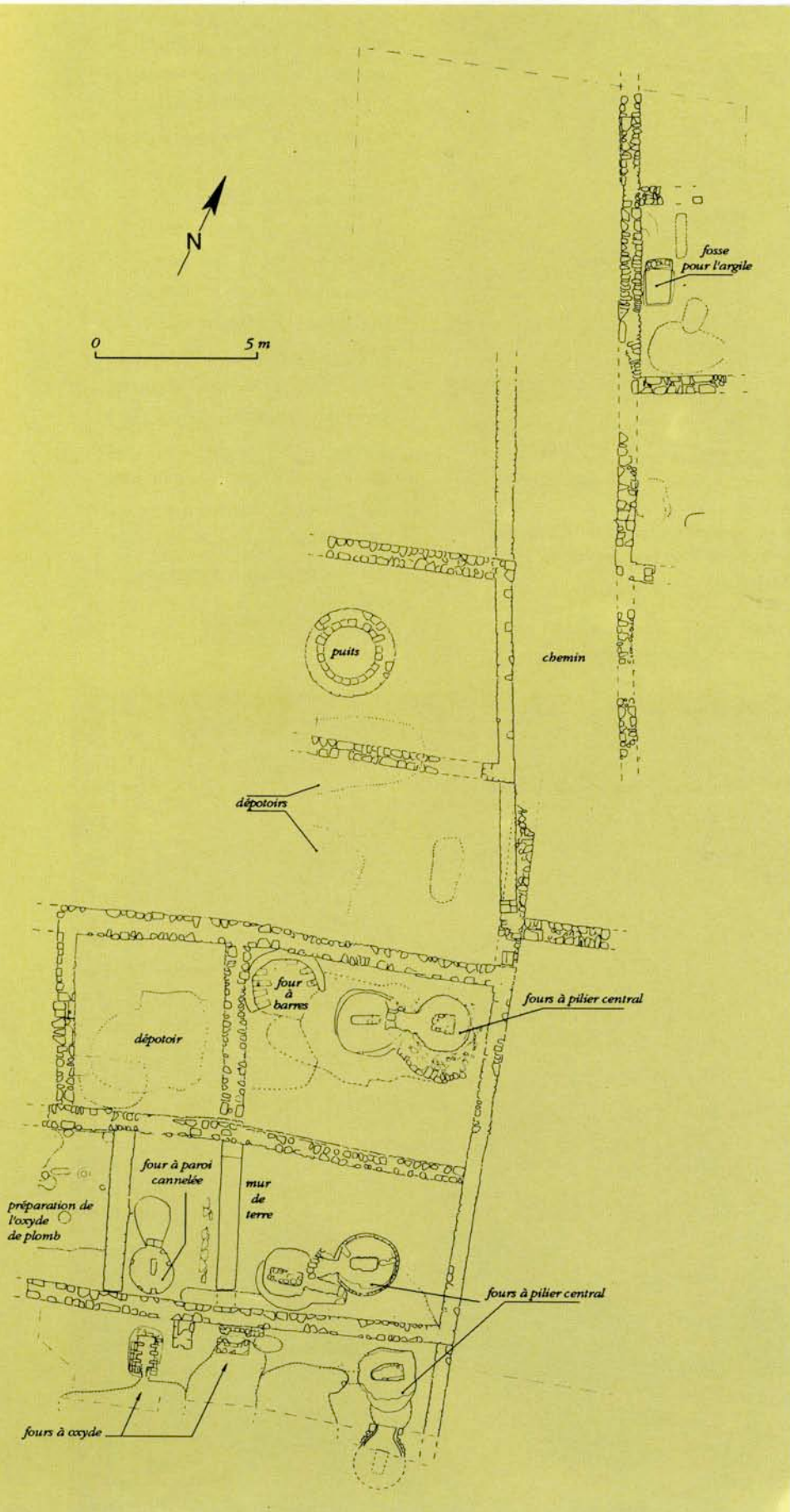
niveaux de l'Antiquité tardive et d'abandon du haut Moyen Age ont été exceptionnellement conservés par la présence permanente de jardins depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours.

LE BURGUS OLERIORUM : UN ATELIER ÉPHÉMÈRE...

C'est donc au cours du XIII^e siècle, pendant une époque de véritable renaissance économique et commerciale que la ville de Marseille s'agrandit hors les murs par la création de plusieurs bourgs. Nous n'avons qu'une image partielle de ce quartier conservé sur 600 m² mais la découverte d'un four isolé à 50 m de la zone fouillée indique une extension au moins au nord. Les bâtiments et les cours sont organisés en lanières étroites et régulières de part et d'autre d'un axe nord-sud utilisé comme voie de passage. Les constructions les mieux conservées sont divisées transversalement par un mur de refend dont l'un a gardé une élévation en terre banchée. Toutes les fondations sont faites de lits de pierres calcaires. Il serait tentant de restituer des élévations de terre pour ces bâtiments à vocation artisanale souvent remaniés lors des réparations de fours.

LES FOURS ET LES INSTALLATIONS ARTISANALES

Au total treize fours ont été découverts concentrés dans les trois maisons du sud. Ces structures lourdes ont été mieux sauvegardées que les installations de préparation de la terre ou de tournage. Plusieurs fosses, dont une carrelée dans les maisons nord-est, servaient au stockage de l'argile. Les dix fours à céramiques sont tous d'assez petit module et de plan circulaire, munis d'une sole constituée d'arceaux rayonnants reposant sur un pilier central. Les parois creusées dans la terre peuvent être chemisées de pierres ou de briques crues. Dans un cas le laboratoire de cuisson est luté par une couche d'argile cannelée verticalement. Un four fait exception et sa présence en France mérite d'être soulignée. Il s'agit encore d'un four à tirage vertical mais qui a pour particularité de ne pas comporter de sole fixe. La paroi est percée de plusieurs rangées de trous destinées à recevoir des barres de terre cuite formant des



Plan du quartier et des installations mis au jour. H. Marchesi, L. Vallauri.



1. La paroi du four de technique arabe, perforée de trous pour les barres.
Photo H. Marchesi.

sortes d'étagères supportant les poteries à cuire. Cette technique d'origine islamique est actuellement bien connue depuis le X^e siècle dans tout le Bassin méditerranéen par les fouilles récentes en Espagne (Saragosse) et au-delà jusqu'en Asie centrale à Samarcande. L'exceptionnel état de conservation de ces découvertes récentes permet de restituer le four de Marseille qui en est l'exemple le plus septentrional connu à ce jour. Cependant, tous ces fours n'ont pas fonctionné en même temps. Dans trois cas, ils ont été rebâti sur des structures de cuisson antérieures mais avec une orientation inverse. Les reconstructions de fours, en rapport avec des remaniements d'espaces et des superpositions de sols, indiquent deux périodes distinctes dans la durée d'occupation de cet atelier, mais qui sont peut-être très proches dans le temps.

L'innovation dans cet atelier urbain est aussi marquée par la présence de fours de petites dimensions utilisés pour la préparation des glaçures, des oxydes métalliques ou de la fritte (?). Ces fours très arasés sont difficiles à expliquer en l'absence d'autres exemples archéologiques mais ils sont proches des modèles connus dans les anciens traités de céramiques ou encyclopédies. La fonction d'un tout petit four circulaire est plus évidente : un récipient de terre qui le jouxtait contenait encore de l'oxyde de plomb nécessaire à la confection de la glaçure. Le moulage de cinq fours et d'une fosse financé par l'Atelier du Patrimoi-

2. Four à pilier central reconstruit sur un ancien four. Photo H. Marchesi.



Une exposition se tiendra au musée d'histoire en novembre 1993. La publication des résultats est prévue en 1995 pour la tenue du VI^e colloque international de céramologie en Méditerranée occidentale à Aix-en-Provence. Un projet de présentation muséographique au musée d'histoire de Marseille et à l'Institut du Monde Arabe à Paris accompagnera cette manifestation. A cette occasion, l'atelier marseillais prendra place dans l'histoire de la fabrication des majoliques vertes et brunes en Méditerranée occidentale par la confrontation de céramiques d'origine maghrébines, espagnoles et italiennes.



3. Barres de terres destinées à supporter les pots. Photo Y. Rigoir.

4. Tirelires. Photo Y. Rigoir.

ne et le musée d'histoire de Marseille permettra de donner au public une restitution fidèle de ces vestiges rares. L'outillage est peu abondant et son absence s'explique aisément. Les outils de fortune (peigne, coquilles, os, couteaux ou lames de fer, bois, etc.) sont le lot commun de la plupart des potiers du monde entier et ceci à toutes les époques. Quelques fils de cuivre utilisés pour détacher la poterie du tour, des poinçons pour imprimer des décors, un lot de pernettes empêchant les pots glaçurés de coller entre eux au moment de la cuisson et les grandes barres cylindriques de terre sont les seuls témoins d'un outillage spécifique.

DES POTIERS VENUS D'AILLEURS...

Les productions de l'atelier marseillais sont étonnantes à plus d'un titre. Elles sont à l'opposé des productions connues au XIII^e siècle dans la région, tant sur le plan technologique que typologique et esthétique. Les pots et marmites communément fabriqués dans les ateliers ruraux étaient réalisés dans une argile siliceuse qui prenait une couleur grise au cours de la dernière cuisson réductrice. L'apport du carbone en surface permettait sinon d'imperméabiliser les pots, du moins de réaliser une vaisselle à usage culinaire prédominant. Cette méthode a prévalu en Provence depuis l'Antiquité tardive jusqu'à la fin du XIII^e siècle comme en témoignent les nombreuses

découvertes de fours isolés ou d'ateliers ruraux dans la vallée du Rhône, le Vaucluse et l'arrière-pays marseillais.

Au contraire, dans cet atelier urbain les potiers fabriquent une vaisselle de couleur claire. L'argile calcaire utilisée provient des gisements locaux exploités depuis l'époque archaïque pour la confection des amphores et des vaisselles de table. La technique de cuisson reste toujours oxydante pour l'ensemble des productions. Les vases culinaires réalisés dans une argile rouge dont la composition reste encore énigmatique (analyses géochimiques du Laboratoire de céramologie de Lyon en cours) sont également cuits selon le même mode.

La seconde innovation technologique est dans l'introduction de la glaçure

plombifère sur les marmites et pots à cuire ; quant au service de table, il est recouvert d'une glaçure opacifiée à l'étain, blanchâtre, colorée en vert ou jaune miel. De façon plus rare encore, des assiettes, coupes, vases à liquide et carreaux de pavements sont ornés de motifs peints au vert de cuivre et au brun de manganèse. Il s'agit là de la plus ancienne production de faïences (protomajoliques) révélée à ce jour par l'archéologie dans le sud de la France. Cette technique héritée du Proche-Orient a connu depuis le X^e siècle un grand développement sur tout le pourtour de la Méditerranée occidentale, en particulier au Maghreb, en Espagne, en Italie du Sud et en Sicile. En Provence et dans le proche Languedoc, elle n'était jusque là connue qu'à partir du XIV^e siècle en liaison avec l'installation de la papauté dans la cité avignonnaise.

La dernière caractéristique de ces productions est l'extrême variété du répertoire des formes et sa nouveauté. Rien d'étonnant sans doute pour le cas d'une officine ayant à répondre aux besoins d'une population urbaine cosmopolite et en plein essor à l'époque comtale comme sous le règne des Angevins. Les premières typologies établies sont sans cesse renouvelées au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Il sera possible d'établir prochainement un



répertoire exhaustif et périodisé des productions mettant en évidence l'évolution des formes pendant la durée d'activité de l'atelier.

La polyvalence de cette officine est considérable. Une très grande partie des objets réalisés répond aux exigences du quotidien : besoin en eau (tuyaux de canalisation, godets de noria), besoin en éclairage (grande variété de lampes à huile sur pied ou apodes), larges bassins à usages multiples pour les lavages ou la préparation des pâtes, vases à fleurs à décor anthropomorphe, jarres pour la conservation ou le stockage des liquides et mesures estampillées. Suit une multitude de petites formes (*tarrailettes*), vases à anses en panier, tirelires, trompes d'appel, alambics, billes et perles de terre.

Les vases destinés à la cuisson des aliments n'ont été retrouvés que dans les niveaux les plus anciens de l'atelier. Cette production est abandonnée pour des raisons encore inexplicables, peut-être à cause d'une inadéquation de la composition de la pâte ou de la concurrence d'un autre atelier de céramique culinaire ? L'étude conduite par Marie Leenhardt permet dès à présent d'avoir une première image des formes produites : pots à une anse (*pégau*), couvercles ainsi que des marmites globulaires et jattes aux formes jusqu'alors inconnues en Provence. Certains fonds percés ne sont pas sans rappeler les couscoussiers.



1. Coupelles en faïence verte et brune.

Photo P. Foliot, CNRS.

2. Becs verseurs zoomorphes dans la tradition des aguamanils andalous.

Photo P. Foliot, CNRS.

Le service de table est lui aussi très varié en particulier dans le répertoire des vases à liquides : pichet à anse coudée, cruche, bouteille à col renflé, petites jarres à deux anses, pot à pharmacie (*albarello*) ou aiguière (*aguamanil*) au bec verseur zoomorphe très expressif. Les coupelles et les plats de service, souvent émaillés, portent des décors géométriques, végétaux ou des poissons peints selon la traditionnelle bichromie verte et brune parfois rehaussée de jaune (antimoine).

Les motifs rarement identiques ou standardisés, sont le mieux exprimés sur des carreaux de pavement de dif-

férents modules retrouvés dans les fours primitifs comme dans les plus récents. Les artistes peintres ont réalisé aussi bien des oiseaux que des aigles aux ailes déployées, des fleurs de lys ou des motifs géométriques. Ces carreaux historiés, commandés pour orner des demeures princières, étaient posés en alternance avec des carreaux monochromes verts, blancs ou violets retrouvés en grande quantité dans les mêmes fours.

La richesse du répertoire tout comme sa variété ne laissent de surprendre. Sa filiation avec la civilisation *al-andalus* ou siculo-maghrébine paraît indéniable. L'étude chronologique en cours permet d'ores et déjà de constater une "provençalisation" progressive des formes. Les dernières productions de faïences en sont la meilleure illustration : ce sont les prototypes des célèbres majoliques vertes et brunes avignonnaises qui seront diffusées dans toute la région pendant le XIV^e siècle.

LE DESTIN DU BOURG DU XIV^e SIÈCLE À L'ÉPOQUE MODERNE

À l'extrême fin du XIII^e siècle ou au tout début du siècle suivant, l'ensemble du bourg est rasé et abandonné pour des raisons mal connues, sans doute liées à la protection de la ville en période de trouble. D'autres hypothèses peuvent être avancées : un échec technologique ou le déplacement des potiers vers la nouvelle capitale avignonnaise qui supplante alors la cité phocéenne. L'arrêt de leur activité pourrait correspondre au déclin économique que Marseille connaît au XIV^e siècle.

À cette époque le quartier est pourtant réoccupé une nouvelle fois par des artisans de la forge et du corail. Les murs de maisons sont remontés sommairement et le même chemin dessert les ateliers comme en témoigne la découverte de larges portes ou de seuils. Sur les sols noirs



couverts par les épandages de charbons, de scories et de loupes de métal, quelques petites structures ont pu être interprétées par M.-C. Bailly-Maître comme des emplacements des foyers, soufflets, baquets d'eau ou du billot supportant l'enclume.

D'importants remblais de démolition résultant sans doute du sac de la ville par Alphonse d'Aragon en 1423, scellent ces niveaux qui marquent la disparition définitive au XV^e siècle de ce bourg déjà en décadence.

Cette zone reste en jardin jusqu'au milieu du XVII^e siècle où une extension de la ville recommence à l'extérieur des murs le long des chemins. La création en 1710 de l'Hospice des Incurables et de son jardin au cœur des îlots bâtis a préservé localement jusqu'à nos jours les vestiges de ce bourg médiéval.

La découverte de Sainte-Barbe apporte des éléments nouveaux pour la connaissance de Marseille au Moyen Age et de la topographie urbaine. Les vestiges d'habitations de cette époque étaient jusqu'alors presque inexistantes car souvent détruits par les remodelages de la ville à l'époque moderne. Pour l'histoire de techniques et des sociétés artisanales, ce quartier urbain spécialisé dans les arts du feu fournit un premier exemple archéologique dans le sud de la France. La spécificité des installations et du répertoire de formes produites démontre clairement la présence d'artisans venus du monde islamique. Elle confirme l'ouverture au XIII^e siècle de cette ville commerçante sur la Méditerranée. Elle a su faire appel ou accueillir des hommes savants dans l'art de la glaçure et de l'émail, inconnu à cette époque en Provence. Marseille constitue désormais un nouveau maillon dans la chaîne des transmissions d'un savoir-faire. ●

Henri Marchesi est ingénieur au service régional de l'archéologie, Ajaccio, Corse.

Jacques Thiriot est chargé de recherche au laboratoire d'archéologie médiévale méditerranéenne, CNRS Aix-en-Provence.

Lucy Vallauri est ingénieure d'étude au laboratoire d'archéologie médiévale méditerranéenne, CNRS Aix-en-Provence.

UN FAUBOURG MÉDIÉVAL AU PIED DU REMPART



Les fouilles archéologiques effectuées par l'équipe archéologique municipale sur la place Général-de-Gaulle (21 septembre 1992 - 20 mai 1993), au bas de la Canebière, s'inscrivent dans le cadre de la construction par la Ville de Marseille d'un parking souterrain. La place est située à l'extérieur de la ville antique, dont on connaît dans cette zone la limite (rempart hellénistique) grâce aux fouilles du Jardin des Vestiges. Au XIII^e siècle, une nouvelle enceinte est construite, passant sous la rue des Fabres. Au siècle suivant, une extension enclôt le fond du Vieux-Port (le «Plan Fourmiguier»).

Les fouilles ont révélé la présence exceptionnelle des vestiges d'un faubourg médiéval, d'une superficie totale de 2 600 m². Ceux-ci s'organisent autour d'une voie principale, l'ancien chemin de Saint-Giniez, qui longeait le Plan Fourmiguier, aire de réparation navale au Moyen Age dont le mur d'enceinte a été retrouvé en limite occidentale de la fouille (côté Vieux-Port). La voie s'écarte ensuite de la fortification en direction du sud.

Le fossé qui s'étend au pied de l'enceinte est limité à l'est par un mur conservé sur une longueur totale de 80 m, dont il ne manque que le parapet. Le fossé était cloisonné par une série de murs perpendiculaires à l'enceinte ; la fouille a permis d'en retrouver trois,

dont un très bien préservé puisqu'il présentait encore le chaperon de pierre trapézoïdal qui le couronnait.

Dans la partie nord (proche de la Canebière), une rue plus petite a été fouillée, perpendiculaire à l'axe principal.

Trois îlots ont été dégagés : les deux premiers se trouvent dans la partie nord du site, à l'est de la voie principale. Au sud, un troisième îlot est apparu entre la rue et la fortification (le tracé du fossé se séparant de celui de la rue au milieu de la place). Les niveaux de démolition de ce quartier ont été retrouvés, perturbés par la récupération de matériaux (tuiles, pierres, etc.). Plusieurs seuils donnant sur la rue principale, avec parfois des traces d'embranchement, ont été retrouvés. Les sols sont pauvres en matériel archéologique ; les fragments de vases semblent indiquer un abandon de ces bâtiments vers le milieu du XIV^e siècle. Au sud du deuxième îlot, une pièce a servi sans doute d'atelier métallurgique. On a retrouvé, en effet, une série de fosses avec de très nombreuses scories métalliques.

Des éléments plus anciens apparaissent sous cet habitat ; la poursuite de la fouille permettra de les interpréter.

Marc Bouiron
Archéologue municipal
de la Ville de Marseille